

La fin du néolithique et les débuts de la métallurgie dans le massif de Termit (Niger) : éléments de méthodologie

Gérard QUECHON

RÉSUMÉ

L'étude archéologique de la région de Termit, plus poussée qu'il n'est coutume en préhistoire saharienne, a permis d'élaborer une méthodologie d'étude des gisements de surface. Grâce à l'abondance des vestiges et à la multiplication des informations, il a été possible d'obtenir une image plus détaillée du peuplement ancien du massif, en particulier dans sa période finale (3 000 avant J.C. — 500 après J.C.). Dans ces conditions, on s'aperçoit que le « ténéreén » local est impossible à décrire comme un simple faciès typologique et se définit comme une société complexe du néolithique final dont les traces archéologiques sont très diversifiées.

C'est dans ce contexte qu'apparaissent, très tôt, les premiers objets de métal ; le fer est attesté à Termit, par plusieurs dates très convergentes, à partir au moins de 1 350 avant J.C. Une telle ancienneté oblige évidemment à reconsidérer les origines de la métallurgie du fer au sud du Sahara et à en faire une invention autochtone, dans des groupes humains qui restent essentiellement néolithiques.

ABSTRACT. — THE END OF THE NEOLITHIC AND THE BEGINNINGS OF METALLURGY IN THE TERMIT MASSIF (NIGER) — METHODOLOGY —

The archaeological study of the Termit area which is more elaborate than usually in the Saharian prehistory allowed to work out a methodology for the study of surface sites. The abundant vestiges and the various information allowed to get a more detailed picture of the former populations of the massif and in particular in its final period (3 000 BC — 500 AD). Under these conditions, it is impossible to describe the local « Ténéreén » as a simple typological facies but rather as a complex society of the final neolithic whose archaeological vestiges are highly diversified.

Under these conditions, the first metal objects are found very early. The discovery of iron is confirmed at Termit by several highly convergent datings from at least 1 350 BC. Such an ancient dating compels to reconsider the origins of iron metallurgy south of the Sahara and to transform it into a native discovery in human groups which remain mainly neolithic.

Le programme de recherches mené dans le massif de Termit (Niger oriental) dans le cadre de l'Orstom et de l'Institut de recherches en sciences humaines de Niamey (1) se présente comme une tentative d'étude archéologique régionale approfondie. Il s'agit de tester dans quelle mesure un travail plus long sur un territoire moins étendu qu'il n'est habituel en matière de préhistoire saharienne — donc avec un maillage beaucoup plus serré —, peut, grâce à la multiplication des informations et des recoupements entre elles, apporter des résultats non seulement plus précis, mais encore d'une nature parfois différente de ceux qu'aurait induit une recherche moins intensive. Il va de soi qu'une telle expérience ne peut trouver son entière validité que dans une région assez riche et diversifiée en vestiges archéologiques. C'est pleinement le cas de la région prospectée, où plus de deux cents sites ont été répertoriés, partant du paléolithique ancien pour se terminer dans les premiers siècles après J.C., époque où l'aggravation de la sécheresse interdit tout peuplement dense et pérenne.

La chronologie culturelle de la région n'est pas le sujet de cette communication. Il suffira donc de la résumer rapidement, pour situer le contexte. A un paléolithique à bifaces, de type acheuléen, succèdent des industries sur éclats dans lesquelles le débitage levallois intervient en proportion très variable et où l'on notera l'absence d'atérien. On ne dispose d'aucune chronologie absolue pour ces industries anciennes. Il est clair toutefois qu'elles sont toutes antérieures à l'installation de l'erg Kanémien environ 18 000 ans avant notre ère.

Les documents les plus nombreux et les plus importants concernent la période holocène. Dans le premier épisode, qui commence au VIII^e millénaire avant J.C. (2) pour s'achever sans doute vers la

(1) Qu'il me soit permis d'exprimer ici ma reconnaissance aux autorités nigériennes, en particulier à Monsieur le ministre de la Recherche scientifique ainsi que, à titre plus personnel, à Monsieur Boube Gado, directeur de l'IRSH.

(2) Hormis les trois premières, effectuées par l'Ifan de Dakar, toutes les datations de ce programme ont été réalisées au laboratoire d'hydrologie et de géochimie isotopique de l'Université de Paris Sud (UPS) à Orsay (J.-Ch. Fontes — M. Massot) ou au département de géologie dynamique de l'Université Pierre et Marie Curie (Upmc) à Paris — Jussieu. (J.F. Saliège et A. Person, qui ont de plus inauguré un programme de datation sur dégraissants céramiques en zones arides). Dans le texte, les dates sont exprimées en années réelles avant J.C., à partir de la table de correction du groupe de Tucson. Cela nous a semblé indispensable car dans les épisodes les mieux représentés à Termit, le décalage entre l'âge calendaire et l'âge conventionnel BP est souvent considérable.

fin du VI^e millénaire, la région est occupée par une population dont l'outillage, à base de pics-bifaces, de plaquettes encochées et de grosses haches polies, implique l'existence très probable d'activités agricoles plus tôt qu'il n'est généralement admis. Curieusement, le V^e millénaire av. J.C. n'a pour l'instant fourni aucune datation archéologique, alors que c'est la période des plus hauts niveaux lacustres. N'accordons pas trop d'importance à cette lacune sans doute provisoire et non représentative d'un hiatus dans l'occupation humaine, même si celle-ci est alors plus clairsemée.

Au contraire, à partir de 3 300-3 200 av. J.C. (soit en données non corrigées, à partir de 4 500 BP), les sites se multiplient et se révèlent d'une richesse et d'une densité exceptionnelles. Pendant trois millénaires et plus, la région est peuplée en permanence. Et s'il est certain qu'il y a évolution au cours de cet épisode, au point que des transformations capitales s'y produisent, il n'en reste pas moins que cela se passe sans rupture franche, *a fortiori* sans qu'il soit besoin de faire intervenir les envahisseurs qui, dans l'histoire de notre science, ont parfois suppléé providentiellement les lacunes d'information. Ce néolithique final, dont l'ensemble typologique le plus spectaculaire est un faciès local apparenté au ténérien, va demeurer jusqu'à sa fin — y compris après l'apparition de la métallurgie du fer —, une culture à outillage lithique dominant très personnalisé, dont l'évolution n'est pas synchrone de celle des styles céramiques ni de celles des modes de vie et d'habitat, lorsqu'on les devine.

Cette culture, si l'on privilégie la continuité — ou ces cultures si l'on accorde la priorité aux changements —, a aussi laissé le témoignage de nombreux monuments funéraires de pierres sèches, mis en réserve du programme actuel, ainsi que des gravures rupestres, rares et peu spectaculaires, mais qui se sont révélées passionnantes à l'examen.

Désormais, notre attention va se porter sur cette période terminale et sa grande richesse archéologique. En effet, l'abondance des sites et la multiplicité des documents, dont l'intérêt intrinsèque est patent puisqu'elles vont permettre d'affiner les séquences chronologiques et de définir plus précisément chaque culture, offrent en plus l'avantage d'illustrer beaucoup mieux la démarche méthodologique ; plus les sources de renseignements sont nombreuses, plus les différences vont se creuser entre une exploration rapide, une prospection « normale » et une étude régionale approfondie, en particulier s'agissant, comme à Termit et très souvent au Sahara, de gisements de surface.

Ce seul terme « gisements de surface » est d'ailleurs insuffisant en l'occurrence. Il se réfère à ceux de l'Europe, où se sont progressivement créées et affinées les méthodes de notre discipline. Les gisements ont été bouleversés par des millénaires de présence humaine continue. Leur rôle se limite donc, en général, à celui d'une simple

source de récolte d'objets et, au mieux, d'informations très secondaires. Ce mépris s'est, à tort, reporté sur les sites de surface sahariens qui sont tout différents. Chacun sait, désormais, que la « cueillette » désordonnée d'armatures de flèches et autres objets remarquables n'est pas de la préhistoire, mais sa négation. Il reste toutefois révélateur d'un état d'esprit et les touristes continuent de la pratiquer sans l'ombre d'un remords.

Or, toute prospection raisonnée en milieu saharien doit s'accompagner, sous peine de non-pertinence, d'une classification hiérarchisée des informations et de l'établissement d'une véritable typologie des gisements, notamment en fonction de leur taille, de leur densité, de leur état de conservation : dire qu'un petit site clairsemé et fortement perturbé n'a pas la même valeur informative qu'un très grand site très dense et en place est une lapalissade ; affirmer qu'ils doivent faire l'objet de traitements archéologiques différents n'est pas plus original, même si l'on a l'impression, à la lecture de certains travaux, que cette nécessité n'est pas toujours assez prise en compte ; mais souligner que le préhistorien doit fonder sa réflexion, ses choix méthodologiques et la nature de ses interventions sur l'établissement d'une matrice de classement des sites en fonction de ces trois paramètres (taille, densité, degré de conservation des structures) reste indispensable, car les publications d'archéologie saharienne accordent encore trop souvent la priorité aux objets récoltés, en laissant dans l'ombre la nature et la qualité de leur contexte (3).

Limitons-nous, désormais, aux gisements de surface en place où sub-en place, qui ont conservé leurs structures originelles et se distinguent des sites stratigraphiques de plein air par le seul fait qu'ils sont visibles et en quelque sorte partiellement fouillés. La masse d'informations immédiatement disponibles devient alors considérable, mettant à la disposition du chercheur une nouvelle série de paramètres dont la prise en compte est indispensable ; sans récolter le moindre objet, on peut, comme dans un site fouillé, mais à beaucoup plus grande échelle, décrire et différencier l'organisation propre du gisement en distinguant, par exemple, des zones d'approvisionnement (qui peuvent être, en certains cas, à l'intérieur du site, ou toutes proches) des zones de débitage, des ateliers de céramique, des zones de stockage ou même d'étalage d'objets finis, des zones d'habitat et ainsi de suite. Bien entendu, la nature des échantillonnages sera alors étroitement tributaire de l'emplacement où ceux-ci auront été effectués.

(3) Sur les méthodes d'étude des sites de surface sahariens, les choses évoluent rapidement. Ayant été confrontés à des situations similaires entre elles, les préhistoriens du groupe de recherche réuni autour de G. Aumassip sont largement d'accord, en particulier sur la nécessité de hiérarchiser les informations en fonction de la qualité de leur contexte archéologique.

Ces quelques réflexions, qui n'ont rien d'exhaustif, nous mènent au coeur du sujet : que se passe-t-il en cas d'exploration archéologique rapide (type mission Berliet-Ténére 1959-1960) ? Sans que la compétence des préhistoriens soit le moins du monde en cause, on se retrouve en face d'une description n'entretenant avec la réalité que des rapports distendus. Oublions d'emblée l'énorme masse documentaire qui ne peut pas avoir été vue et qui rend les résultats dramatiquement partiels — ce n'est pas le plus grave. Laissons aussi de côté les découvertes concernant les périodes plus anciennes (paléolithique, essentiellement) où les items culturels sont assez constants pour rendre tout échantillon assez représentatif, au moins dans certaines limites. Pour le reste, on va de l'approximation, au mieux, à l'erreur caractérisée, souvent ; le manque de temps, d'éléments de comparaison, de grille de classification des sites interdisent l'interprétation correcte d'échantillonnages eux-mêmes trop rapides. On définit, par exemple, comme culturellement et chronologiquement différents trois sites contemporains d'un même ensemble (par exemple un campement provisoire, un atelier et un habitat permanent) simplement parce qu'ils ne se ressemblent pas dès l'abord et qu'on ne dispose évidemment pas d'un corpus suffisant de datations absolues. A l'inverse, faute de maîtriser les paramètres discriminants, on confond dans un même échantillon des industries mélangées sur un site occupé plusieurs fois, pour peu qu'elles aient à peu près la même patine.

Une prospection plus poussée mais non intensive corrigera en partie ces erreurs : plus de documents, plus de datations, plus de temps passé sur le terrain et donc plus de pertinence dans l'analyse, moins de mélanges, meilleure appréhension des faits. Mais, si j'en crois ma propre expérience, on reste un peu au milieu du gué, avec une foule d'incertitudes insolubles. Si l'on publie à ce stade, soit on reste trop souvent dans le flou, soit on oublie ses doutes pour présenter un tableau d'apparence cohérente, mais quelque peu simpliste et caricatural.

Seule, en effet, l'étude approfondie, grâce aux retours sur le terrain pour compléter d'enquête, aux recoupements des informations, à une meilleure compréhension de l'organisation des gisements et à la possibilité d'appliquer une méthodologie adaptée, permet une meilleure approche. Se pose alors la question des moyens ; dans l'idéal, il faudrait réunir une équipe multidisciplinaire assez nombreuse et entreprendre, sur des gisements choisis, une véritable fouille. Dans les régions difficiles et éloignées où l'on travaille, cela nécessite un budget sans commune mesure avec ceux dont on dispose. Dans la pratique, il faut donc louvoyer avec l'idéal, répondre de son mieux aux questions en variant les démarches, sans jamais pouvoir les mener au bout. C'est souvent frustrant, mais, au moins, on ouvre des voies de recherches et si on laisse des questions non résolues, ce sont, plus souvent, les bonnes questions.

On est en droit de trouver excessivement longs ces développements généraux sur les méthodes de travail. Je les crois pourtant nécessaires, car ils conditionnent les résultats au point d'en faire partie intégrante : le néolithique final de Termit tel que je le vois, c'est une culture et son examen sous un certain angle, dans certaines conditions. La néolithisation, ce n'est pas seulement le remplacement des groupes de prédateurs par des groupes de producteurs, c'est aussi l'émergence de sociétés complexes où se côtoient des groupes différenciés qui entretiennent des systèmes d'échanges, et à l'intérieur desquels prédomine la spécialisation des tâches. Constat banal pour les archéologues du Moyen-Orient confrontés à la naissance de l'urbanisation, mais beaucoup moins établi en préhistoire saharienne.

Dans le cours du III^e millénaire avant J.C., il n'existe pas à Termit de villes ou de villages permanents, mais on trouve à la fois : — de grands sites d'artisanat lithique où sont produits, en série, les outils souvent spectaculaires du faciès local apparenté au ténéreén. Ces sites sont à subdiviser, on l'a dit plus haut, en aires d'activités différenciées. Mais, de plus, ils ne sont jamais identiques entre eux : ici on a taillé davantage de disques, là on a préféré les meules, ailleurs les rabots, ou les lames, ou les grattoirs... Il faut alors faire la part des évolutions chronologiques et celle des spécialisations contemporaines ;

— des sites d'habitat plus ou moins denses se rapportant à d'autres activités, souvent difficiles à déterminer, mais probablement liées à la subsistance (pastoralisme, agriculture). Leur outillage lithique provient, pour partie, des sites d'artisans. Il y a donc des échanges ; — de simples haltes, où la panoplie lithique est presque inexistante, donc indéterminable, mais qui témoignent d'un campement provisoire de chasseurs ou de bergers sans doute en relation, peu ou prou, avec les autres habitants de la région, à moins que ce ne soient les mêmes changeant temporairement d'occupation.

Alors, comment définir ce « ténéreén » de Termit ? Évidemment pas par une liste-type *stricto sensu* : autant d'échantillons, soit sur plusieurs zones d'un même site, soit sur plusieurs sites, autant de listes-types distinctes voire incompatibles. On pourrait presque en tirer un théorème à l'usage des étudiants archéologues : dans les cultures complexes à activités différenciées, les listes-types trop fermées perdent l'essentiel de leur validité.

Définir l'industrie, c'est, dans ce cas, décrire le plus fidèlement possible chaque outil et famille d'outils, en notant simplement s'il est très fréquent, fréquent, rare ou exceptionnel et en n'omettant pas de signaler que l'accumulation de tel outil à tel endroit n'est sans doute pas un particularisme culturel, mais correspond soit à sa fabrication en série, soit à son utilisation massive pour une tâche précise.

Faut-il donc passer à une définition macro-culturelle rendant

compte de la diversité des situations et englober sous l'appellation « ténééréen de Termit » tous les documents attribués à la période 3 300-1 500 av. J.C. (4), quelle que soit leur nature typologique ? On pourrait le penser, dans la logique de cet exposé. Ce ne serait pas pertinent non plus, puisque des groupes humains peut-être complémentaires, mais distincts, ont cohabité et que la description doit traduire aussi cette complexité. Surtout, ce ne serait pas opérationnel : même lorsqu'un maillage plus étroit de la grille de prospection permet de mettre en évidence la variabilité des données, il est rarement possible d'aller au delà du simple constat. Préciser les courants d'échanges et la nature des complémentarités reste du domaine de l'utopie : les vestiges matériels de la poignée de mains qui scelle un marché sont plutôt discrets.

La meilleure solution semble donc d'adopter une définition pragmatique qui s'appuie sans dogmatisme sur tous les critères disponibles sans se préoccuper davantage de leur nature plurale : à culture complexe, définition complexe.

Le « ténééréen » de Termit, c'est à la fois :

— Une panoplie lithique à forte personnalité, avec disques et rectangles bifaces, pièces foliacées, herminettes ainsi qu'une série de lames unifaces, supports d'outils divers : couteaux, grattoirs, rabots, scies, etc. (5). Ce qui est frappant, c'est que la variabilité quantitative de ces outils entre eux, dont nous avons déjà parlé, s'accompagne d'une unité de style et d'une maîtrise technique exceptionnelle qui rendent cette industrie reconnaissable dès l'abord.

— Une céramique de type saharo-soudanais (formes simples, bols, jattes à impressions couvrantes, etc...) très semblable à celle du néolithique plus ancien de Termit et du Sud-Sahara. Vers la fin de la période (2 000-1 500 av. J.C.), apparaissent de nouvelles formes et de nouveaux décors (jattes à encolure galbée soulignée d'une impression pivotante, ou à rebord épaissi et décor géométrique partiel en composition...), qui s'imposent progressivement jusqu'à caractériser l'épisode postérieur.

— Mais aussi l'existence de centres d'artisanat et de « commerce » d'outils de pierre taillée et polie (parfois aussi de poteries), en symbiose au moins partielle avec des groupes qui assurent la partie alimentaire de la subsistance. Cet état de fait permet de souligner combien le processus de néolithisation, une fois entamé, a tendance à envahir l'ensemble de la culture : prélever sur les sources d'appro-

(4) Il faut rappeler ici que le « ténééréen » de Termit est plus récent que celui de l'Adrar Bous, dont l'âge 14C, 5 130 - 300 BP, correspond à un âge calendaire situé entre 4 500 et 3 400 avant J.C.

(5) Dans le cadre de cette communication, il est impossible de décrire de façon exhaustive le faciès technologique, ce qui exigerait dessins et longs développements ; les outils nommés ici le sont à titre d'exemple.

visionnement la matière première nécessaire et suffisante à la fabrication de ses propres outils, c'est agir en prédateur ; façonner « à la chaîne » plus d'outils qu'on en consommera soi-même, c'est se comporter en producteur.

— Pour être complet, il faudrait évoquer en détail les autres caractéristiques de cette civilisation (parure, modes de vie, sépultures, etc...) qui font aussi partie intégrante de la définition culturelle. On se contentera ici de les mentionner.

En résumé, nous espérons avoir démontré que le « ténéreén » de Termit n'est pas réductible à un simple faciès typologique. Puisqu'il vaut toujours mieux ne parler que de ce que l'on connaît bien, on n'affirmera pas qu'il en va forcément de même pour le ténéreén classique. Ce refus de principe ne saurait pour autant masquer ma conviction : c'est dans son ensemble qu'il faudrait redéfinir le ténéreén (6).

Reste à évoquer la fin de l'occupation préhistorique de la région. (1 500 avant J.C. – 500 après J.C.). Il y faudrait, pour être précis, de longs développements qui n'ont pas ici leur place. On en résumera donc le déroulement à l'aide d'une formule devenue galvaudée, mais en l'occurrence assez adéquate : c'est le changement dans la continuité.

Continuité au demeurant fort intéressante : à l'Adrar-Bous et sur la bordure orientale de l'Aïr, le ténéreén en tant que tel disparaît, semble-t-il, vers 2 000 avant J.C., alors qu'à Termit on retrouve, pour la première fois dans la région, sa véritable postérité technologique. Mais changements indéniables car à terme, dans la deuxième moitié de l'épisode, ni l'outillage lithique, ni la céramique, ni l'organisation des sites ne peuvent plus être confondus avec ceux du début. Pourtant, jusqu'au bout, les groupes humains demeurent essentiellement néolithiques dans leur technologie et leur mode de vie et l'on ne connaît, par exemple, aucun habitat construit qui indiquerait une sédentarisation en villages permanents.

C'est dans ce contexte qu'apparaît, très tôt, la métallurgie du fer. Lors de la publication de la première prospection, nous avons présenté avec réserve la datation d'un bas-fourneau à 2 628-120 BP. (1 030 – 580 avant J.C.). En raison de son ancienneté, elle devait être confortée par d'autres mesures, d'autant que le contexte archéologique impliquait une date plus ancienne d'au moins quelques siècles pour les vrais débuts de la métallurgie.

Grâce aux travaux menés depuis 1982, on peut maintenant, non seulement confirmer la pertinence de cette première date par cinq

(6) Jacques Tixier (auteur, à partir de la collection H.J. Hugot, de l'étude-référence du ténéreén de l'Adrar-Bous III) avec qui nous avons discuté, partage tout à fait cette opinion.

nouvelles mesures sur ces mêmes sites de Do Dimmi (7), mais encore dater le stade précédent à la fin du II^e millénaire avant J.C. (8). On peut même situer l'apparition des premiers objets de métal (fer et cuivre) avant 1 350 avant J.C. (9) et cela dans un contexte encore ténéreén, puisqu'ils sont présents sur un site d'artisans spécialisés surtout dans la fabrication de petits grattoirs.

Une telle ancienneté exclut évidemment une origine méditerranéenne ou nilotique de la métallurgie du fer au sud du Sahara, déjà battue en brèche par la multiplication de datations africaines au dernier millénaire avant J.C.

On admettra donc l'existence d'un foyer autochtone africain de métallurgie du fer. Faut-il en fixer le berceau à Termit ? Peut-être, mais sans exclure qu'un prochain programme de recherches oblige à déplacer précipitamment le « bébé ».

On l'a dit, cette métallurgie va demeurer, pendant plus d'un millénaire, dans une ambiance néolithique, ce qui pose un problème de dénomination : « protohistoire » (10), « Age du fer », — et même « post-néolithique », que j'ai, dans un premier temps, utilisé à Termit, sont des termes impliquant à mon sens, une rupture technique et socio-économique absente en l'occurrence. « Néolithique à métal », à première vue plus approprié, présente, outre son inélégance, le défaut inverse en figeant un peu trop dans la mouvance du ténéreén final une culture en cours d'évolution. Malgré sa lourdeur un peu pédante, « sidérolithique » (11). Sur le modèle de « chalcolithique », est le mot qui décrit le mieux la situation réelle. On pourrait donc, sauf objections, l'adopter.

Il resterait alors, compte tenu des datations dont on dispose, à définir les rapports entre la métallurgie du cuivre de la région d'Agadez (D. Grébénart) et celle du fer à Termit. La question est trop complexe pour être abordée ici, d'autant plus qu'il faudrait y intégrer les données du travail en cours de F. Paris dans l'Azawagh.

(7) 1 010-425 avant J.C. (2 590 — 120 BP — UPS).

1 000-420 avant J.C. (2 580 — 120 BP — Upmc).

800-425 avant J.C. (2 500 — 70 BP — Upmc).

95-155 avant J.C. (2 270 — 90 BP — Upmc).

370 av. J.C. — 35 ap. J.C. (2 065 — 60 BP — UPS).

(8) Termit Ouest 8 : 1 395-845 av. J.C. (2 924 — 120 BP Ifan) : 1 370-820 av. J.C (2 880 — 120 BP-Upmc).

Tchi Guirible 127b : 1 415 — 885 av. J.C. (2 955 — 100 BP Upmc).

Termit Ouest 95b : 1 655 — 1 110 av. J.C. (3 100 — 100 BP-Upmc).

(9) Tchire Ouma 146 : 1 870 — 1 130 av. J.C. (3 230 — 170 BP-Upmc).

Gara Tchîa Bô 48a : 1 770 — 1 370 av. J.C. (3 260 — 100 BP-Upmc).

Gara Tchîa Bô 48b : 1 810 — 1 375 av. J.C. (3 265 — 100 BP-Upmc).

(10) Il y a vingt ans, j'ai moi-même parlé d'un site « protohistorique » au Nord Cameroun, d'une manière absolument fautive.

(11) L'utilisation géologique du même mot pour désigner une roche à concrétions ferrugineuses n'est pas un obstacle à son utilisation archéologique ; il n'y a aucun risque de confusion.

Au terme de cette réflexion, si rapide et partielle qu'elle soit, je voudrais insister encore sur ce qui est, selon moi, l'essentiel. Quelle que soit l'importance propre des résultats et de leurs conséquences culturelles, j'aurais manqué mon but en laissant l'impression que ma préoccupation est de participer à la course au plus vieux machin au sud du truc. Ce qui, réellement, me passionne, c'est la possibilité que donne une étude longue dans une région restreinte de mieux cerner la complexité du réel ; ce qui compte, en définitive, c'est l'interaction continuelle entre la finesse du maillage de prospection, les choix méthodologiques qu'elle impose et les résultats qu'elle est en mesure d'apporter.